

TÉMOIGNAGE - IÑAKI URIA

«Ils m’ont fait entrer, complètement nu et tremblant de froid, dans une espèce d’armoire»

(...) Cachot: 2 x 4m. La lumière allumée en permanence. La porte dotée d’une ouverture, à travers laquelle ils regardent sans cesse (ils l’ouvrent, la ferment). Lit en béton: un bloc d’à peine un mètre de hauteur, avec un matelas sale dessus. (...) Il me semble qu’il y a une autre salle à côté, où l’on procède à un autre interrogatoire, pratiquement permanent. J’ai su après qu’il y avait une troisième salle: celle qu’ils appelaient la cellule disciplinaire.

(...) Je ne réponds pas. Non, oui, non, non. Rien de rien. C’est ce qui les dérouta le plus. (...) Au début, ils m’obligent à rester debout, pendant l’interrogatoire. Comme je ne réponds pas, ils me font lever le bras droit par-dessus l’épaule. Ensuite, ils me débarrassent de ma chemise et de ma chemisette. Toujours les bras levés, ils m’obligent à m’accroupir, à me lever à nouveau et à m’accroupir encore, plusieurs fois de suite, jusqu’à épuisement. (...) Alors, tu tombes dans les pommes, sur le sol en caoutchouc granulé, mouillé, et toi en slip. Je ressens alors comme une piqûre dans la poitrine: sur la droite, là où commencent les côtes flottantes. Le piqûre me fait tomber au sol (...) Les piqûres sont de plus en plus fortes et même eux s’en rendent compte: «Parle!», me crient-ils. (...) Ils essaient de m’humilier: «pauvre diable, tu ne sais pas ce que tes collègues pensent de toi, tes employés se moquent de toi, tu es un médiocre, un bon à rien... (...) Je suis sur le sol, complètement nu, le sol est mouillé, lors des flexions, mes mains glissent et je m’écroule par terre... Ils font semblant de verser sur mon dos quelque chose qu’ils appellent le frigo.

(...) Ils m’enlèvent la capuche et me mettent un sac sur le visage. Au début pas trop serré, puis un peu plus. Au fur et à mesure qu’ils me le serrent au cou, le plastique se colle au visage. Avec la respiration, le sac colle de plus en plus, au visage d’abord et sur la bouche ensuite. (...) Ils me menacent de me pendre à une corde... mais ils ne le font pas. Ils me font entrer, à un moment donné, tremblant de froid et mouillé, dans une espèce de compartiment ou armoire faite de tôle en acier. Juste un moment, entrer et sortir. Ensuite, ils installent une chaise dans la pièce, pour que je puisse la toucher: un bonbon à la portée de la main. (...) Ils m’obligent à rester, accroupi, ou penché, dans un coin. Ils me disent qu’ils vont me tuer et ils me mettent un revolver contre la tempe. J’entends un «clic» quand ils pressent la détente. Ils me font m’accroupir et entrer dans une espèce d’armoire en tôle. Ils m’ordonnent ensuite de sortir. De nouveau face au mur. Ils m’enlèvent la capuche. Moi, je garde les yeux fermés. «Ouvre les yeux!» Il fait noir. Je distingue une lueur rouge pointée sur moi: c’est une arme laser ou infrarouge.

(...) Ils me jettent sur une espèce de pupitre en tôle. Je suis avec la bête. L’animal, la respiration entrecoupée, fait des gestes, crie, fait du bruit... et me verse de l’eau dessus. Sur la tête, le cou, le dos. Elle est froide. Il baisse mon pantalon et me frappe doucement sur les fesses.

(...) Ensuite, il commence à me frapper les fesses avec un bois arrondi, un bâton ou le pied d’une table. Il menace de me pénétrer et il fait quelques gestes, mais c’est tout. Plusieurs Gardes Civiles entrent et sortent.

(...) Le médecin: après les questions habituelles, je lui raconte mes piqûres. Et que j’ai mal quand je respire et quand je fais certains mouvements. Il m’ausculte, mais il ne dit rien. Je l’interroge et il me

dit que c'est dû au fait de garder les bras levés: c'est musculaire. Je lui explique alors que c'est plus profond: «le poumon ventile bien», dit-il. Je lui raconte alors que j'ai mal au pied gauche: la contracture, le blocage du tendon et le fourmillement que je ressens sur le cou-de-pied. Il me regarde, mais il ne dit rien: je ne peux pas lever l'orteil du pied gauche (et je ne peux toujours pas, aujourd'hui) et, donc, je n'arrive pas à bien marcher.

(...) Outre les coups sur les fesses, la bête m'a donné constamment des coups sur la tête, avec un journal enroulé ou objet similaire. D'abord doucement, puis, de plus en plus fort et plus fréquemment. De temps en temps, il me frappait sur le cou et les testicules, mais la plupart des coups atterrissaient sur la tête. (...) Ils m'ont obligé à réaliser des séances de gym, jusqu'à épuisement. Ils m'ont fait subir le sac à nouveau, mais en serrant moins qu'avant».